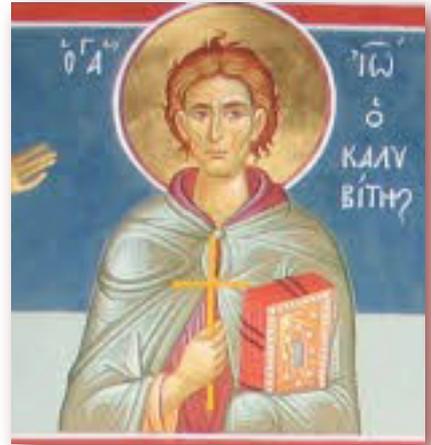


SAINT JEAN CALYBITE

426-450

Fêté le 15 janvier

Saint Jean, surnommé Calybite à cause de la cabane où il vécut pauvre et inconnu au milieu de ses proches et dans la capitale de l'empire, est un exemple de la puissance de Dieu qui fait prendre, quand il lui plaît, des routes extraordinaires à ceux qu'il conduit immédiatement par lui-même. Il naquit à Constantinople, la Rome des premiers empereurs chrétiens, d'une famille très illustre. Son père, nommé Eutrope, commandait une des armées de l'empereur; sa mère, qu'on appelait Théodora, était aussi une dame de grande qualité; mais on peut dire que leur piété les rendait tous



deux encore plus recommandables que leur naissance et leurs richesses. Ils eurent trois fils, dont les deux aînés furent élevés aux charges et aux honneurs. Mais, quelque grands qu'ils fussent selon le monde, celui dont nous écrivons la vie, et qui était le troisième, les surpassa de beaucoup en mérite par son éminente sainteté. Son père et sa mère eurent pour lui une tendresse si particulière qu'il ne se pouvait rien ajouter au soin qu'ils prirent de son éducation comme il avait d'ailleurs un excellent naturel, il s'appliqua avec ardeur à l'étude dès l'âge de douze ans et montrait déjà beaucoup de piété; il ne se contentait pas d'aller le jour à l'église, il y allait même la nuit.

Il y avait à quelque distance de Constantinople des religieux appelés Acémètes, c'est-à-dire qui ne dorment pas, non qu'ils ne dormissent point en réalité, chose impossible à l'homme, mais parce qu'ils se partageaient en telle sorte qu'on chantait jour et nuit, en ce monastère les louanges de Dieu. L'un d'eux passant un jour à Constantinople pour aller par dévotion aux Lieux saints, et sachant qu'Eutrope et Théodora étaient très charitables, vint loger chez eux. Jean s'enquit de quel monastère il était, de la manière dont on y vivait et de toutes les autres choses qui regardaient la vie religieuse et après en avoir été instruit, il fut touché d'un si violent désir de se consacrer à Dieu dans cette maison, qu'il obligea, par serment, ce religieux de repasser à son retour par Constantinople pour l'emmener avec lui.

Lorsqu'il le vit parti, il ne pensa plus qu'à l'exécution de son dessein méprisant les biens de la terre pour en acquérir de célestes, il pria son père et sa mère de lui donner un livre des évangiles, ne voulant plus avoir d'autre trésor. Ils eurent tant de joie de lui voir désirer une chose que d'autres ne s'avisent point de rechercher à cet âge, qu'ils lui en donnèrent un très bien écrit et parfaitement relié.

Le religieux ne manqua pas de revenir Jean, sans prendre autre chose que son livre, s'en alla avec lui, monta sur un vaisseau et arriva au monastère. Le religieux raconta à son supérieur ce qui s'était passé, et Jean le pria de le recevoir et de lui couper les cheveux. Ce saint homme, considérant sa

jeunesse et la délicatesse avec laquelle il avait été élevé, lui répondit qu'il ne croyait pas qu'il pût supporter une vie si laborieuse et si austère. Il lui en représenta les difficultés et lui conseilla de s'éprouver auparavant. Jean fondit en larmes il craignait que ses parents, s'ils découvraient où il était avant qu'il eût été consacré à Dieu, ne fissent les plus grands efforts pour le ramener auprès d'eux il pria avec tant d'instance l'abbé de l'exaucer, que ce bon religieux, attendri par ses prières et touché de son extrême ferveur, le reçut et lui coupa les cheveux.

On peut juger par la grande affection que son père et sa mère avaient pour lui, quelle surprise et quelle douleur causa sa retraite. Il n'y eut rien qu'ils ne fissent pour s'enquérir du lieu où il pouvait être mais il semblait que Dieu eût répandu des ténèbres pour le cacher, car, quoique ce monastère fût assez proche de Constantinople, ils ne purent jamais savoir ce qu'était devenu leur fils.

Durant six années que Jean demeura dans cette maison, il pratiqua avec tant de perfection toutes sortes de vertus, qu'on le proposait pour exemple aux autres religieux, mais comme un exemple plus admirable qu'imitable. Le démon ne put souffrir une si éminente sainteté il usa de ses artifices ordinaires pour lui faire abandonner son entreprise; voyant qu'il ne pouvait y réussir, il s'avisa de l'attaquer par une autre sorte de tentation plus difficile à surmonter, parce qu'elle était plus spécieuse et fondée sur la piété filiale. Il lui représenta l'extrême douleur que sa retraite avait causée à son père et à sa mère, que leurs entrailles en étaient déchirées et qu'il ne pouvait leur refuser la consolation de les aller voir. Cette pensée fit une forte impression sur son esprit, et la tristesse qu'il en conçut, jointe à ses grandes austérités, le réduisit en un tel état qu'il semblait qu'il allât mourir. Son supérieur, attribuant cet état à l'excès de son abstinence, l'en reprit et l'obligea par là de lui en dire la cause. Ainsi, il lui avoua qu'il était si fortement tenté du désir d'aller revoir ses parents, qu'il ne pouvait y résister, et le supplia de lui permettre cette visite, dans l'espérance que Dieu l'assisterait par sa grâce et qu'il n'en résulterait aucun préjudice pour le salut de son âme.

L'abbé, fort surpris de ce discours, lui remit devant les yeux sa première ferveur, et lui rappela comment il l'avait contraint de le recevoir, malgré toutes ses représentations. Voyant que cela était inutile, il assembla ses religieux, leur déclara ce qui se passait, fit faire des prières publiques pour Jean et, le cœur percé de douleur de se voir comme arracher des bras l'un de ses enfants et un enfant qui lui était si cher, il lui dit tout en larmes : «Allez donc, mon fils, sous la conduite de Dieu. Je le prie de vous vouloir servir de guide, et d'empêcher que vous ne fassiez rien que par son ordre ou pour accomplir sa volonté.» Ainsi, Jean mêlant ses larmes à celles d'un si bon père et de tous les frères, les embrassa et se sépara d'eux sans avoir l'intention de les quitter car c'était plutôt une violence qu'il souffrait qu'un effet de son inclination. Il sortit du monastère, accablé de tristesse; le long du chemin et aussi longtemps que ses yeux purent l'apercevoir, il se retournait sans cesse pour voir encore ce lieu béni de sa retraite.

Il donna son habit à un pauvre qu'il rencontra et prit celui du mendiant lorsque, après avoir passé la mer, il se vit près de la maison de son père, il fit cette prière à Dieu : «Seigneur, qui avez imprimé dans le cœur des enfants un

si grand amour pour ceux dont ils tiennent la vie, et qui voulez, néanmoins, que nous nous élevions au-dessus des sentiments de la nature pour vous aimer beaucoup plus qu'eux, vous savez que dès mon enfance mon âme a toujours été altérée du désir de vous servir et de vous plaire, et que, sans m'arrêter à l'affliction que je donnais à mes parents, j'ai méprisé pour l'amour de vous, les plaisirs, les richesses et les honneurs. Ne m'abandonnez pas maintenant, mon Dieu, dans cette violente tentation où je me suis exposé par l'artifice du démon, mais donnez-moi, s'il vous plaît, le courage et la force de me conduire de telle sorte que je puisse la surmonter et la vaincre».

Il arriva sur la nuit à la maison de son père et se coucha sur le seuil de la porte. Les serviteurs l'ayant trouvé le lendemain matin en cet état, eurent pitié de lui, et sachant que leurs maîtres ne refusaient l'hospitalité à aucun pauvre, ils lui permirent de faire, près de là, une petite loge pour s'y retirer. Ce fut en ce lieu qu'il éprouva dans son cœur un étrange combat entre l'amour de Dieu et celui que la nature nous inspire d'un côté, voyant si souvent passer devant lui son père et sa mère, il se sentait touché d'un ardent désir de se faire connaître à eux et d'autre part, il était retenu par la fidélité qu'il voulait témoigner à Dieu, en demeurant dans l'état d'humiliation et de souffrance auquel il l'avait appelé.

Après qu'il eût passé un an de la sorte, dans la misère qu'on ne peut imaginer, et exposé au mépris et aux moqueries de tout le monde, son père, touché de sa patience, lui envoya souvent à manger de ce qu'on lui servait à lui-même, mais le Saint ne prenait pour lui que ce qui lui était absolument nécessaire et donnait le reste aux pauvres.

Pour sa mère, qui saurait imaginer l'état où elle se trouvait alors ? Il lui était impossible d'effacer de sa mémoire et de son cœur ce fils qu'elle pleurait tous les jours et l'ayant devant ses yeux, pauvre, misérable et tout défiguré, sans le reconnaître, elle en eut tant de dégoût qu'elle aurait désiré qu'on l'éloignât, afin de ne point voir à toute heure un objet si désagréable.

Deux ans se passèrent encore en cette manière, sans que tant de peines, jointes ensemble, pussent affaiblir le courage de ce généreux soldat de Jésus Christ. Il demeura ferme dans la résolution de ne point se faire connaître; au bout de ce temps, Dieu lui assura dans un songe, qu'il recevrait dans trois jours la récompense de ses travaux. Cette heureuse révélation le remplit de consolation et de joie. Il se prépara à la mort, pria de tout son cœur pour son père et pour sa mère, et lorsqu'il vit que son heure s'approchait, il conjura l'intendant de leur maison de supplier sa maîtresse de le venir voir. Cela la surprit extrêmement; elle en parla à son mari; comme il était très vertueux, il lui dit qu'elle ne devait point dédaigner d'aller visiter un pauvre, puisque c'est particulièrement sur les pauvres que Dieu répand ses miséricordes. En y allant, elle songeait en elle-même si ce n'était point pour lui dire des nouvelles de son fils que ce pauvre la demandait avec tant d'instances. On tira le Saint presque mourant de sa pauvre loge pour lui parler, et ce fut principalement en cette occasion que Dieu lui donna une force admirable pour continuer à ne se point faire connaître. Il dit à sa mère, avec une profonde humilité : «Dieu vous récompensera sans doute, ainsi que votre mari, de la charité que vous avez faite à un pauvre étranger, puisque Jésus Christ a dit de sa propre bouche : *Je regarderai comme fait à moi-même, ce*

que vous aurez fait en faveur du moindre de mes frères. Et comme me voici à la fin de ma vie, je vous supplie de me promettre, en la présence de Dieu, d'exaucer la dernière prière que j'ai à vous faire c'est de trouver bon que je sois enterré dans cette loge que j'ai bâtie, et avec ces méchants habits tout déchirés, sans autre cérémonie». Elle le lui promit, ne songeant pas qu'elle était sa mère et que c'était à son fils, à son cher fils, qu'elle faisait cette promesse. Le Saint lui donna ensuite son livre des Evangiles et lui dit : «Je prie Dieu que ce livre vous serve, à vous et à votre mari, d'un excellent préservatif contre tous les maux de cette vie, et soit un gage de votre salut éternel». Elle le reçut avec beaucoup de bonté, mais non sans un grand étonnement de ce qu'un homme si pauvre avait un livre de si grand prix et, après l'avoir attentivement considéré, elle dit : «Il est tout semblable à celui que je donnai autrefois au plus jeune de mes fils.» Puis, se remettant devant les yeux ce cher fils, sa douleur se renouvela de telle sorte qu'elle jeta des cris et versa des larmes. Mais cela même ne fut pas capable d'ébranler la constance de Jean, et il persévéra à ne se point faire connaître. Revenue à elle, Théodora alla trouver son mari et lui montra le livre. Il le reconnut aussitôt ses entrailles furent émues, et il lui dit : «C'est sans doute le même livre que nous avons donné à notre fils; allons trouver ce pauvre et sachons de lui depuis quand, et de quelle sorte il l'a eu car nous pourrions apprendre par là des nouvelles de ce que nous désirons tant savoir». Ils y allèrent à l'heure même et obligèrent le Saint, par serment, de leur dire sincèrement tout ce qu'il savait sur le sujet de ce livre. Alors se voyant près de rendre l'esprit, et appréhendant de mentir, il jeta un profond soupir et dit à ses parents : «Il est vrai que je suis ce fils que vous avez si longtemps cherché, et que ce livre est celui que vous m'avez donné quelque temps avant mon départ». A ces paroles ils le considérèrent avec tant d'attention qu'ils le reconnurent à plusieurs signes; accablés tout ensemble par l'excès de la joie de l'avoir retrouvé et de la douleur d'être tout près de le perdre, ils tombèrent presque en défaillance. Ils l'embrassèrent pour la dernière fois, et lui dirent en versant plus de larmes qu'ils ne proféraient de paroles : «Ô cher fils, que nous avons tant souhaité de revoir, nous vous retrouvons enfin, mais plus malheureusement pour nous que quand nous vous avons perdu car alors nous nous consolions dans l'espérance de vous revoir et de vous posséder encore mais maintenant il ne nous reste plus aucun espoir. N'aurait-il pas mieux valu pour nous, puisque vous ne vouliez pas nous donner la consolation de vous connaître, que vous fussiez mort sans que nous vous connussions ? Y eut-il jamais une affliction pareille à la nôtre ? Nous avons devant nos yeux celui que nous faisons chercher par toute la terre, et nous ignorions notre bonheur». Pendant qu'ils parlaient de la sorte, leur saint fils s'affaiblissait toujours, et il rendit, entre leurs bras, son âme à Dieu, vers l'an 450. Toute la ville de Constantinople accourut à ce spectacle les uns se réjouissaient d'avoir retrouvé une personne si sainte les autres admiraient son incroyable patience et d'autres déploraient la perte que ses parents faisaient et le chagrin dans lequel ils étaient plongés.

La mère du Saint, ne se souvenant plus de ce qu'elle lui avait promis, ou ne pouvant résister à l'extrême amour qu'elle avait pour lui, lui fit ôter ses haillons et le revêtit d'habits fort riches mais aussitôt elle devint paralytique, et

son mari la fit souvenir de ce qu'elle avait promis à son fils. On rendit au mort ses premiers vêtements et à l'instant elle fut guérie.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT JEAN CALYBITE

On enterra saint Jean Calybite dans sa petite loge, ainsi qu'il l'avait désiré; son père et sa mère furent bâtir depuis, au même lieu, une belle église. Ses reliques y demeurèrent longtemps en grande vénération mais lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople, en 1204, son saint chef fut apporté à Besançon, où on le voit encore dans l'église cathédrale dédiée à saint Etienne. Parmi les guerriers qui firent partie de cette expédition, figurait Jean de Besançon, chevalier, un des héros de la cinquième croisade. C'est par son entremise que le chef de saint Jean Calybite fut envoyé à Besançon. Il était renfermé dans une châsse de cuivre, environnée d'un cercle d'argent sur lequel on lisait deux vers grecs, écrits de la manière suivante

XEIP MEN BEBHAOS TIMIAN KAPAN,
ΑΛΛ'ΕΥΣΕΒΗΣ ΞΕΙΡ ΙΟΥΑΝΟΥ ΣΙΝΔΕΕΙ.

Manus quidem profana venerandum confregit capat,
Sed pia manua Joannis colligat.

Les chanoines de Besançon qui possédaient cette relique n'étaient pas d'habiles hellénistes. Aucun d'eux ne put interpréter cette inscription, et pour en avoir l'explication, le chanoine théologal, Jean de Corcondray, se rendit, en 1321, avec le reliquaire, jusqu'à Avignon, pour consulter deux évêques grecs, Olinan, évêque d'Amazones en Sarmatie, et Léodios, évêque de Solse dans la Cilicie. Ces deux prélats, qui connaissaient l'état ancien de Constantinople, certifièrent que c'était là véritablement le chef de saint Jean Calybite. Ils donnèrent aussi le sens des deux vers grecs, dans un procès-verbal daté du 17 avril 1321. Leur traduction, aussi barbare qu'infidèle, mérite d'être citée :

Les mains de la maule persone et hereige,
Ceste sainte teste de S. Jean Callybiti despira;
Et les mains dou iuste et vray proudhomme,
Ceste sainte teste de S. Jean Callybiti adorera et prisera.

Le savant Ducange a donné de cette inscription une explication beaucoup plus raisonnable. On sait, par le témoignage de Nicétas, qu'à la prise de Constantinople, les soldats profanèrent plusieurs saintes reliques pour s'emparer des reliquaires d'or et d'argent. C'est ce qui arriva, sans doute, au chef de saint Jean Calybite, que la main pieuse de Jean de Besançon recueillit et entoura d'un cercle d'argent sur lequel furent gravés ces mots : «Une main profane a brisé cette tête vénérable, mais la main pieuse de Jean l'a recueillie.»

Le chapitre de Saint-Etienne fit faire en l'honneur de ce Saint un buste d'argent, sur lequel on lisait cette inscription en caractères fort anciens : Caput sancti Joannis Calybite. Ce reliquaire fut transporté à Saint-Jean en 1674, et

visité par les délégués du chapitre en 1723. Il contenait alors, outre la tête de saint Calybite, celle de saint Agapit, qui y fut déposée lors de la démolition de Saint-Etienne. Ces restes sacres ont disparu en 1794.

On voit à Rome une église sous le nom de Saint-Jean-Calybite, dans l'île du Tibre; elle a été donnée aux religieux de la Charité, établis par saint Jean-de-Dieu. Son corps, ou plutôt une grande partie de ses reliques, y furent trouvées l'an 1600, avec celles de saint Marius et de sainte Marthe, martyrs; elles paraissent y avoir été transportées d'assez bonne heure.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 1